

Images du réel

Number 231, May–June 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48158ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2004). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (231), 58–59.

DAYTONA

Les filles étaient dévêtues et disponibles, les garçons ne retenaient plus leur testostérone, l'alcool coulait à flot, la plage les invitait. Débordement était le mot d'ordre. Ces jeunes Québécois débarqués en Floride pour le *Spring Break* comptaient bien célébrer, dans un esprit de pur carnaval, cette liberté provisoire et ce prélude au printemps.

Et pourtant, au moment décisif, rien ! Les quelques jeunes Québécois, suivis par la caméra du collectif amérika orkestra rentreront au Québec déçus de ne pas avoir fêté suffisamment et de ne pas avoir baisé... En fait, de ne pas avoir exulté. Les bacchanales n'auront finalement pas eu lieu.

Dans le plus pur esprit du cinéma direct, l'excellent long métrage documentaire *Daytona* est un portrait provocateur et saisissant du vide existentiel d'une certaine jeunesse québécoise.

Le film ne cherche pas à porter un quelconque jugement sur ces jeunes qu'il observe pendant leur séjour floridien. La question n'est pas non plus de savoir s'il est *bien* ou *mal* de vouloir chercher à passer la semaine de relâche scolaire à vivre des expériences sexuelles débridées. Ce qui importe ici, c'est de partager le rêve de ces jeunes. Ces jeunes sont très ordinaires, n'ont rien de joli et ont, pour la plupart, du mal à faire une phrase qui se tienne. Mais à force de les écouter, on se rend compte qu'ils sont d'étonnants poètes et des philosophes du quotidien (n'hésitant pas à renvoyer aux cinéastes la maladresse de certaines de leurs questions).

Mais un rêve est un rêve, et le leur vaut bien celui de vouloir changer le monde. Tout ce que veulent ces jeunes, en vérité, c'est d'avoir l'impression d'exister avant de se faire happer par la vie et l'âge adulte (la *vieillesse*, croient-ils).

Ce qui est troublant dans *Daytona*, c'est de voir ces jeunes repartir, une semaine plus tard, déçus. Déçus, non pas d'avoir compris que la vie est ailleurs, mais déçus simplement de ne même pas avoir eu l'occasion d'en faire le constat. Il est particulièrement troublant de les voir rester constamment en marge des événements, ne jamais y prendre part, malgré leur désir profond.

Choix des cinéastes ou réalité, cette idée demeure une métaphore fulgurante du fameux désarroi d'une certaine jeunesse québécoise.

Carlo Mandolini

■ Canada [Québec], 86 minutes – Réal. : amérika orkestra – Contact : Filmoption international.



THE FOG OF WAR – ELEVEN LESSONS FROM THE LIFE OF ROBERT S. MCNAMARA

« Nous avons eu tort. »

Maître des univers singuliers, Errol Morris nous a habitués au cours des vingt dernières années à des récits véridiques rigoureusement documentés et écrits à la manière de fictions. Morris aborde ses sujets comme un cinéaste de fiction le fait avec ses personnages, optant toujours sans hésitation pour l'utilisation de tout ce que le langage cinématographique lui offre pour raconter leurs histoires plutôt que de simplement en témoigner plate-tent. Sa franchise aussi directe que lucide et son esprit d'invention aussi inspiré que minutieux l'ont brillamment servi dans le passé, de *Thin Blue Line* (1988) à *First Person* (2000), sa passionnante série de portraits réalisés pour la télévision. Mais il faut avouer que jamais la méthode Morris n'aura été aussi efficace ni aussi troublante que dans son tout dernier film, *The Fog of War*, consacré à un sujet peut-être moins inusité que certains autres auxquels il nous a habitués mais certainement tout aussi porteur de controverse.

The Fog of War propose au spectateur de plonger pendant un peu plus d'une heure et demie dans les souvenirs de Robert S. MacNamara, personnage politique important de l'histoire américaine peut-être moins connu ici. Il faut souligner qu'il importe peu que l'homme nous soit familier ou non, le film de Morris étant d'une limpidité parfaitement accessible, mais aussi d'une intelligence redoutable à l'image de son passionnant sujet. Ainsi, le canevas factuel du propos est rapidement exposé : homme brillant et d'un raffinement intellectuel exemplaire, diplômé de Harvard, ancien président de Ford et ancien secrétaire à la Défense des présidents Kennedy et Johnson, McNamara a surtout été littéralement au cœur de la tourmente de deux des événements les plus marquants de la fin du xx^e siècle : la crise de la Baie des cochons et la Guerre du Viêt-Nam. C'est bien entendu dans les réflexions de McNamara, âgé de 85 ans au moment du tournage et n'ayant rien perdu de son implacable lucidité, que tient tout l'intérêt et toute la force du film — tout une réussite si l'on considère que le film tient d'abord essentiellement en une longue entrevue des plus traditionnelles avec un vieil homme assis à une table. Et c'est absolument captivant.

Il faut dire évidemment que, sans jamais manipuler son sujet et sans jamais lui imposer de narration explicative visant à éclairer les zones laissées volontairement grises par McNamara, Morris construit une trame narrative en béton qui soutient et commente à la fois le propos du film sans jamais poser de jugement ni sur l'homme, si sur sa vision. Porté d'abord et avant tout par sa struc-

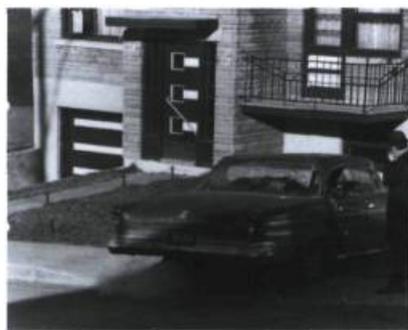
ture divisée en 11 leçons sur la guerre, le film trouve aussi son équilibre dans sa remarquable facture visuelle, formidablement inventive dans la sobriété. Par exemple, afin de créer un effet de correspondance résonnante pour le spectateur, Morris superpose des noms de villes américaines avec leur population à des images de villes japonaises bombardées. Choisisant judicieusement ses séquences d'archives, il fait tomber de bombardiers américains une pluie de chiffres animés représentant les statistiques citées par McNamara. Aussi, l'hypnotisante musique de Philip Glass a un effet d'entraînement sur la trame narrative dans son ensemble, liant chacun des chapitres avec fluidité. Le résultat final est une magistrale leçon non seulement de cinéma mais aussi d'humanité et de lucidité face à l'absurdité de la guerre.

Pourtant, au-delà de tout cela, Morris réussit surtout l'exploit de réhabiliter un homme écorché vif par les 30 dernières années d'histoire américaine. Avec une justesse éclairée, McNamara dresse un bilan sans fard de son travail à la Maison Blanche et de son rôle dans certains des enjeux les plus cruciaux du siècle dernier. Même si, ultimement, il souligne que les décisions finales ne lui appartenaient pas, jamais il n'accuse qui que ce soit, jamais il ne fait l'apologie de la guerre et jamais il ne réfute sa responsabilité dans les gestes posés : simplement, il se tient debout et accepte les conséquences de ses choix et de ses actes, en évaluant l'impact avec recul et reconnaissant les erreurs qui sont trop souvent commises au nom de la paix, comme le Viêt-Nam.

En février dernier, Errol Morris remportait enfin l'Oscar du meilleur long métrage documentaire, après avoir reçu sa première nomination pour *The Fog of War*. Même s'il est difficile de comprendre les raisons mystérieuses pour lesquelles ce cinéaste majeur avait été jusqu'ici ignoré par l'Académie, on peut au moins se réjouir aujourd'hui de voir que les vieux bonzes du système ne sont pas encore tout à fait gâteux : *The Fog of War*, document à la fois fascinant et terrifiant, est sans contredit le chef-d'œuvre d'Errol Morris.

Claire Valade

■ **BRUME DE GUERRE** – États-Unis 2003, 107 minutes – Réal. : Errol Morris – Scén. : Errol Morris – Photo : Robert Chappell, Peter Donahue – Mont. : Doug Abel, Chyld King, Karen Schmeer – Mus. : Philip Glass, John Kusiak – Int. : Robert McNamara – Prod. : Julie Bilson Ahlberg, Robert Fernandez, Errol Morris, Michael Williams – Contact : Mongrel Media.



L'OTAGE

Début octobre 1970, l'attaché commercial britannique à Montréal est enlevé par des membres d'une cellule du Front de libération du Québec (FLQ). C'est le début de la « Crise d'octobre ». Pendant soixante jours, James Richard Cross est gardé en otage par ces révolutionnaires qui ont décidé d'utiliser la manière forte pour faire avancer la cause de l'indépendance du Québec. Déjà, dans l'épisode *Belle province* de leur télésérie *24 Heures pour l'histoire*, les réalisateurs-producteurs Luc Cyr et Carl Leblanc avaient traité de l'autre événement central de cette crise : l'enlèvement puis la mort de Pierre Laporte. On retrouve dans ce premier long métrage les mêmes qualités d'écoute et de précision de l'information qui faisaient la force de leur série. Pour l'éducation de nombre de spectateurs, il aurait dû y avoir une mise en contexte plus complète de cette crise et du Montréal de cette époque. Le portrait de « Jasper » Cross est bien rendu dans sa complexité. Lui se rend compte, par sa connaissance d'œuvres comme *Guests of the Nation* de l'écrivain irlandais Frank O'Connor, de l'importance de la dynamique du groupe et des facteurs extérieurs dans l'évolution de la situation. Les interviews de son principal ravisseur Jacques Lanctôt, maintenant important éditeur, sont, par contre, assez réduites.

Luc Chaput

■ Canada [Québec] 2004, 80 minutes – Réal. : Carl Leblanc – Scén. : Luc Cyr, Carl Leblanc – Avec : James Richard Cross, Barbara Cross, Susan Cross, Jacques Lanctôt – Contact : Ad Hoc films.

TOUCHING THE VOID

Un alpiniste coupe la corde qui le retient à son collègue suspendu dans le vide en contrebas. Cela pourrait être la scène d'un film de fiction avec bon et vilain inclus. C'est pourtant la scène centrale recréée par le témoignage des participants Joe Simpson et Simon Yates qui sont interviewés dans une petite pièce par le réalisateur Kevin MacDonald. Des acteurs-athlètes refont, dans des sites magnifiques et des conditions difficiles, les diverses étapes de cette ascension risquée du Siula Grande, un pic de plus de 6000 mètres des Andes péruviennes, exploit qui a presque entraîné la mort d'un homme. Magnifique film d'alpinisme, important conte moral, hymne à la ténacité et à l'amitié malgré les embûches, ce film hybride, ce documentaire-recréation est magnifiquement servi par la scintillante photographie de Mike Eley. ◀

Luc Chaput

■ **LA MORT SUSPENDUE** – Royaume-Uni/États-Unis 2003, 102 minutes – Réal. : Kevin MacDonald – Scén. : Kevin MacDonald, d'après le livre de Joe Simpson – Avec : Joe Simpson, Simon Yates, Richard Hawking – Int. : Brendan Mackey, Nicholas Aaron, Ollie Ryall – Dist. : Alliance.

Touching the Void

